

Les aspects gnostiques du catharisme

Le catharisme a été précédé d'une histoire. Il a surgi au XI^e siècle, mais il n'est pas sorti de nulle part. L'Eglise cathare qu'on découvre à partir du XI^e siècle aussi bien dans l'Europe de l'ouest que dans les Balkans n'a pas de fondateur éponyme, comme [le lyonnais](#) Pierre Valdès l'était pour le courant vaudois. Il disposait d'une tradition, d'un rituel déjà abouti et d'une pratique éprouvée dans le temps.

Le sujet de cette conférence s'inscrit dans la question des antécédents et des antécédents ; le terme *origines*, étant peut être trop contraignant pour la capacité que nous avons de les démêler rapidement dans un article.

Pour aborder le travail sur les antécédents, Il faut d'abord remettre à plat l'historiographie du catharisme et reconsidérer les théories anciennes et modernes issues de la polémique catholique sur la racine manichéenne, rompre avec les amplification de Déodat Roché¹, reconsidérer aussi les assimilations d'Antonin Gadal, qui effectuait un saut rapide entre Montanisme, catharisme et ésotérisme moderne, et rompre avec le déni de la vision universitaire anti-agnostique des années 1970-80.

Appuyée par l'Université allemande dans les années 1960 et la *Société d'Etudes Cathares* de Déodat Roché, la théorie de la filiation manichéenne était dominante à la fin du siècle dernier. Pourtant peu convaincu par ce point de vue exclusif, même René Nelli ne l'infirmait pas franchement. Jean Duvernoy a été le premier à émettre l'idée qu'Origène et la lignée du christianisme hellénique, néoplatonicien, pouvaient constituer une racine sérieuse dans la genèse du catharisme.

La théorie néomanichéenne mettait le dualisme en avant comme une propriété majeure du catharisme, sans prendre en compte la variabilité de cette doctrine. Ce pic doctrinal était de fait déterminant chez les manichéens, au point d'entrer aujourd'hui dans le langage courant, alors qu'il était variable chez ceux qu'on appelle les gnostiques et qu'aucun dualisme n'apparaissait chez Clément d'Alexandrie et Origène, ou dans la branche du christianisme hellénique en général. On a compris par la suite que le dualisme n'était pas la déterminante fondamentale du catharisme au sein duquel il s'est spécifié en plusieurs approches divergentes et de manière moins systématique qu'on l'avait d'abord pensé.

Un autre point doit être clarifié avant d'aborder notre sujet : le critère de filiation. Les différents modèles de filiation peuvent être précisés en trois points : les filiations historiques, les filiations typologiques et l'affiliation modale.

La filiation historique établit une continuité temporelle, marquée par des étapes concrètes et attestées de transmission : les Eglises de Rome et d'Orient sont filles de l'Eglise de Jérusalem du 1^{er} siècle, l'Eglise catholique est fille de l'Eglise de Rome du III^e siècle, etc...

La filiation typologique relie des groupes séparés dans le temps ou l'espace par des topiques. Ces topiques sont des concepts ou des thèmes doctrinaux matriciels, qui articulent une doctrine et constituent une parenté de pensée, de vocation ou d'expression entre ces groupes. Par exemple, les topiques néoplatoniciens concernant la préexistence de l'âme ou la remémoration constituent des critères de filiation typologique entre les gnostiques alexandrins de la fin de l'Antiquité et les soufis du moyen âge.

¹ Fondateur de la Société du Souvenir et des Etudes Cathares en 1956, avec René Nelli et Fanita de Pierrefeu.

L'affiliation modale est un troisième aspect qui représente la participation à un modèle religieux ou spirituel sans qu'il soit nécessaire de démontrer un lien historique ou culturel, éventuellement inexistant, entre deux groupes. Le modèle peut révéler des parallèles par l'intérieur, en illustrant par exemple un certain mode d'expérience spirituelle, de représentation de l'absolu et de rapport au monde ou à l'ordre établi. C'est à ce titre qu'on peut se permettre d'effectuer un comparatisme entre catharisme et soufisme qui occupent des positions comparables dans leur contexte religieux respectifs. Toutefois, il faut toujours éviter de tomber dans le piège des identifications par analogies qui sont généralement facteurs d'erreurs. Il ne s'agit pas non plus de souscrire à la pensée romantique et ésotérique du XIX^e siècle, pour laquelle toutes les religions du monde représenteraient les modalités relatives d'une révélation primordiale ou d'une " grande tradition".

L'histoire générale de l'humanité détermine des périodes axiales où des modes de pensée et d'organisation se sont implantés partout, sans pour autant bénéficier de liens de filiation directs. On le constate pour l'apparition du langage ou la maîtrise du feu. Les cultures chamaniques du néolithique, les religions agraires sacrificielles de l'Antiquité, l'émergence des spiritualités sapientielles de la fin de l'Antiquité se sont à peu près dessinées partout au même moment, de l'extrême Orient à l'Occident. Par rapport au phénomène religieux global, les chamanismes, les cultes sacrificiels, les monothéismes et les spiritualités sapientielles sont en affiliation modale entre eux, ce qui n'atténue pas pour autant leurs différences et ne les a pas empêché de se combattre pour des questions de doctrine.

Ce que je définis comme la modalité gnostique, est ainsi un critère d'affiliation modale qui va notamment particulariser les religions sapientielles, celles qui sont basées sur la réalisation d'une sagesse personnelle, par rapport aux cultes de masse qui sont basés sur la célébration un mythe collectif.

En revanche, le fait de déterminer une affiliation modale ne permet en rien de faire avancer le dépistage d'une filiation historique, mais permet de mieux en comprendre les contenus grâce à des parallèles signifiants.

Le catharisme a été précédé d'une histoire.

Il est donc important de le situer dans l'histoire générale du christianisme, avec un repère historique indiscutable, celui des conciles. Avec plus ou moins d'unanimité, le christianisme a connu 21 grands conciles dits œcuméniques (en dehors des synodes et des conciles locaux).

L'Église catholique reconnaît les 21 conciles œcuméniques, de Nicée en 325 jusqu'à Vatican II en 1962.

L'Église orthodoxe ne retient que les huit premiers conciles qui se sont tenus en Orient avant le schisme des Églises d'Orient et d'Occident, à l'occasion du neuvième d'entre eux en 1054.

Les Églises protestantes et l'Église anglicane ne reconnaissent que les quatre premiers conciles.

Les cathares ne reconnaissent aucun des conciles car ils faisaient remonter leur différence dès la date du premier d'entre eux : Nicée en 325.

Ils se situaient donc par rapport à la charnière de Nicée qui n'est pas déterminée au hasard car ce concile a effectivement marqué une césure dans l'évolution du christianisme, comme les cathares eux-mêmes en faisaient la mention avec raison. La césure détermine bien un christianisme pré-nicéen et un christianisme post-nicéen.

Le processus s'est déroulé en plusieurs étapes.

Marqué d'abord par la première conversion d'un empereur romain au christianisme : celle de Constantin². L'événement a ensuite servi de prétexte pour formuler la soi-disant "donation de Constantin" par laquelle l'Eglise romaine se situait en héritière du pouvoir impérial.³

La tenue du concile de Nicée a suivi en 325, au terme duquel les premiers dogmes fondateurs de l'Eglise romaine ont été définis, notamment le dogme trinitaire. Mais c'est seulement l'édit de Thessalonique promulgué en 380 par l'empereur Théodose qui a fait du christianisme la religion officielle de l'Etat, et l'édit de 395 qui a promulgué l'interdiction des cultes païens et la condamnation de toutes les hérésies.

Le concile de Constantinople de 381 a entériné tous les actes précédents et a posé les bases doctrinales de l'Eglise catholique apostolique et romaine. Dès cette date, le christianisme pré-nicéen s'est donc trouvé composé d'un certain nombre d'hérésies : celles qui l'étaient déjà et celles qui ne l'étaient nullement avant le concile, mais le sont devenues en quelque sorte par rétroaction.

Les cathares étaient tout à fait avertis de cette césure historique. Ils se situaient eux-mêmes par rapport à cette date en disant que les papes qui avaient précédé Sylvestre I, le pape régnant lors du concile de Nicée, étaient de leur foi mais que ce Sylvestre avait rompu le lien originel. Officiant en Bosnie, l'inquisiteur Jean de Torquemada a noté cette déclaration des derniers bogomiles sur une liste d'erreurs adressée au pape en 1461 : (Ils disent que) *Tous les papes depuis Pierre jusqu'à saint-Sylvestre furent de leur foi, et saint Sylvestre fut le premier qui apostasia.*"⁴

A la fin du Xe siècle, le prêtre byzantin Cosmas rapporte une autre citation venue des bogomiles : *"Ce ne sont pas les apôtres qui ont légué la liturgie de la messe et la communion, c'est Jean Chrysostome"*⁵. Or, ce Jean était un théologien de l'Eglise d'Orient du IV^e siècle qui avait participé au concile de Constantinople en 381.

Au XIII^e siècle, l'inquisiteur dominicain italien Moneta de Crémone écrit que les cathares ne tenaient pas l'Eglise romaine pour la véritable Eglise de Dieu parce qu'ils ne considéraient pas les papes comme des héritiers de Pierre mais comme ceux de Constantin et de Sylvestre⁶.

Les cathares étaient ainsi unanimes pour affirmer l'origine pré-nicéenne de leur Eglise.

Que s'est-il passé à Nicée ?

Le problème vient en partie des choix doctrinaux qui ont été faits à cette époque mais aussi et surtout des thèmes doctrinaux qui ont par là-même été exclus. Il y a eu une première rupture du christianisme romain avec l'héritage néo-platonicien hellénique, lequel, selon l'inclination de Clément d'Alexandrie, tendait à vouloir faire du christianisme une école de sagesse ; on a donc privilégié le dogmatisme confessionnel plus apte à rassembler les populations païennes sous un *credo* simple et unique. Il y a eu ensuite un retour à la loi mosaïque qui privilégiait l'institutionnalisation, c'est-à-dire la fondation

2 Constantin signe d'abord l'édit de Milan en 312 par lequel l'Eglise chrétienne obtient droit de cité dans l'Empire au côté des cultes officiels, notamment le culte impérial ; on suppose qu'il embrasse lui-même la religion chrétienne en 313 ; Il reçoit le baptême à sa mort en 337.

3 La *Donation de Constantin* a été identifiée comme un faux par Lorenzo Valla au XV^e siècle ; Lorenzo Valla, *Sur la donation de Constantin, à lui faussement attribuée et mensongère.* (trad. et comm. Giard, 1993), [éd. des Belles Lettres](#), coll. *La roue à livres*, Paris.

4 Publiée à Zagreb en 1932 ; voir J. Duvernoy, *La religion des cathares*, Privat, 1976, p. 353.

5 Extrait des *Discours de Cosmas* publiés par H Vaillant et Ch H Puech en 1975 à Paris.

6 *Summa* de Moneta de Crémone Edition Ricchini, Rome, 1743

de l'institution ecclésiastique plus apte à absorber l'effondrement de l'Empire. Ce retour à la loi mosaïque était en rupture avec la théologie de Paul, en rupture avec la modalité gnostique judaïque héritée du néoplatonisme juif alexandrin par le truchement de la communauté Johannique, et en rupture avec l'hellénisme néotestamentaire inscrit dans la structure libertaire des premières communautés ecclésiales sur le modèle paulinien. Le virage du christianisme romain vers l'Institution puis vers le dogmatisme a enfin été favorisé par l'adhésion des Empereurs qui posaient les prémices d'une Église romaine puissante et théocratique et lui ouvrait la voie du pouvoir, mais correspondait aussi à la nécessité religieuse de créer une chrétienté organisée dans un monde qui se délitait. Or, un certain nombre de chrétiens ne cesseront de considérer ce virage comme une déchéance ; ceux précisément qui restaient attachés à la période pré-nicéenne, néoplatonicienne, alexandrine ou même gnostique du christianisme.

Pourquoi mettre en avant le christianisme hellénique pré-nicéen ?


Parce qu'à travers les sources dont nous disposons, les cathares évoquaient eux-mêmes leurs origines dans ce contexte.

D'après la lettre que le bénédictin Evervin de Steinfeld a adressée à Bernard de Citeaux, les cathares brûlés à Cologne en 1143 ont déclaré que : "(leur Église) *était demeurée cachée jusqu'à nos jours depuis le temps des martyrs et qu'elle s'était maintenue en Grèce et en d'autres terres*"⁷.

Dans le document intitulé la *Charte de Niquinta*, écrit du XI^e siècle connu par sa copie du XV^e, publié la première fois en 1660 par Guillaume Besse dans son *Histoire des Ducs de Narbonne*, Niquinta de Constantinople venu présider au concile de St Felix de Lauragais en 1167, parle de sept Églises d'Asie, qu'il appelle les "Églises primitives".

Les cathares se considéraient comme les héritiers d'anciennes Églises du premier siècle qui se sont développées au deuxième et au troisième siècles à côté du christianisme romain, lui-même constitué à partir du II^e siècle sous l'égide de Clément, évêque de Rome, et instauré lors du concile de Nicée en 325, date de la dénonciation précise de "l'apostasie" du pape Sylvestre I.

Cependant, les éléments formant historiquement ce que les cathares considéraient comme leur Église et que catholiques et orthodoxes appelaient une hérésie, sont composites, assemblés en plusieurs phases entre le premier et le troisième siècles.

L'essentiel de ces topiques peut être rappelé : une forte référence johannique exprimée dans la tradition du baptême spirituel qui sous-entend la continuité du schéma tripartite corps-âme-Esprit, définitivement abandonné par Rome lors du concile de Constantinople de 869, la pré-existence de l'âme et son corollaire la transmigration des âmes, la négation du libre-arbitre, une théologie dualiste, une inclination au docétisme (laquelle n'était cependant pas partagée par tous les cathares⁸), l'anti-sacramentalisme, l'immédiation et la liberté, le rejet de l'Ancien Testament comme texte sacré avec une affirmation néotestamentaire absolue, car toute l'exégèse cathare reposait sur le Nouveau Testament et sur quelques textes de l'Ancien Testament à l'exclusion des prophètes et du Pentateuque. En effet, pour les chrétiens johanniques  étaient les cathares, tout avait commencé avec la révélation christique et la promesse de la venue du consolateur par le baptême du Christ, le baptême spirituel, lequel n'avait pas été donné avant la venue du Fils.⁹

7 Lettre publiée *in extenso* par A. Brenon dans les *Archipels cathares*, Hyde éditions, 2003, p. 49

8 Doctrine selon laquelle Jésus n'a pris qu'une apparence humaine. Dans l'église de P. Authié au XIV^e siècle, cette inclination a disparu.

9 Jean VII-39 : *Il disait cela de l'esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui ; car l'Esprit n'avait pas encore été donné, parce que Jésus n'était pas encore glorifié.*

De quoi était constitué le christianisme pré-nicéen ?

Nous pouvons déterminer trois grandes lignées génériques, qui s'ignoraient d'ailleurs elles-mêmes en tant que telles, car elles étaient composites et n'existent que dans le regard de l'historien moderne pour des raisons pratiques.

– La lignée issue de l'Église de Jérusalem, devenue le judéo-christianisme de Rome (*judéo*, non pour l'inclusion des juifs mais pour la réintégration de l'Ancien testament dans les textes sacrés et le retour à la loi mosaïque).

– La lignée grecque ou hellénique, néo-platonicienne, des premières Églises d'Orient, depuis Alexandrie en Egypte jusqu'à l'Anatolie.

– Une lignée, en partie dérivée de la précédente et en partie distante des deux précédentes, qu'on appelle le gnosticisme.

1- La lignée romaine s'est constituée sous l'égide de Clément de Rome, évêque au début du II^e siècle, retenu comme le quatrième pape, et sous l'autorité de théologiens romains comme Tertullien au II^e siècle, Augustin à la fin du IV^e siècle ou Jérôme au début du V^e siècle. Elle s'est définie au cours des conciles de Nicée (325) et de Constantinople (381) avec l'émergence de l'Institution ecclésiastique et du clergé séculier (contre la puissante tendance monachiste du christianisme pré-nicéen), la dogmatique et la réintégration de l'Ancien testament.

2 - La lignée hellénique, héritée de la structure en communauté ecclésiales sur le modèle des Églises pauliniennes ou de la communauté johannique du 1^{er} siècle, a été marquée par sa prédilection pour le monachisme et surtout marquée par le croisement qu'elle a réalisé entre le courant néoplatonicien et le christianisme naissant. Collégiale, libertaire et contemplative, elle était ouverte au néoplatonisme par capillarité hellénique. Elle a été à l'origine du courant des anachorètes, combattus plus tard par la lignée romaine, et d'une philosophie chrétienne. Elle s'est exprimée notamment chez (pseudo)Denys l'Aréopagite, Clément d'Alexandrie et Origène.

La lignée romaine a donc pris le dessus à partir du quatrième siècle, après Nicée, et a dès lors combattu les idées néoplatoniciennes qui présentent à peu près tous les topiques qu'on retrouvera dans le catharisme par filiation typologique.

L'observation du parcours des deux Clément (celui de Rome et celui d'Alexandrie) est à ce titre explicite. À Clément de Rome on attribue la lettre adressée à l'Église paulinienne de Corinthe au II^e siècle¹⁰, prise alors dans une querelle interne. L'auteur plaide pour le rattachement à l'Ancien Testament et pour la subordination de toutes les Églises à l'autorité romaine. Les écrits du néoplatonicien Clément d'Alexandrie présentent le christianisme comme une école de sagesse ouverte à l'expérience personnelle¹¹.

3 - La lignée gnostique

Avant de détailler ce thème, il faut au préalable poser une série de questions :

Qu'est-ce que la gnose, qu'est-ce que le gnosticisme et qu'est-ce que la modalité gnostique que j'ai précédemment évoquée?

Pour autant qu'elle soit définie, cette lignée est issue d'une plus large matrice qui dépasse les seules parois du christianisme, et c'est là que se posent des questions relativement au catharisme. C'est ce qui nous amène à devoir préciser les termes.

Jean XVI -7 : *Il est avantageux pour vous que je m'en aille... Car si je ne m'en vais pas, le consolateur ne viendra pas. Si je m'en vais, je vous l'enverrai.*

¹⁰ Cette attribution à Clément lui-même est contestée, mais l'épître émanait de l'Église de Rome ; *Homélies*, dites *Homélies clémentines*, trad. A. Siouville, Verdier, 1991

¹¹ *Clément d'Alexandrie, Oeuvres*, Patrologie grecque, t. VIII et IX, J.P. Migne, Paris, 1857. J. Daniélou, *Histoire des doctrines chrétiennes avant Nicée*, t.II, *Message évangélique et culture hellénistique aux II^e et III^e siècles*, Paris, 1961.

Parmi tous les héritages antiques, en particulier dans la forge alexandrine, se sont nouées dans le monde méditerranéen des trois premiers siècles, les influences stoïciennes, néoplatoniciennes, hermétiques et gnostiques, sans compter les héritages des cultes polythéistes.

L'ascèse contemplative des néoplatoniciens et des néopythagoriciens, la philosophie pratique des stoïciens, le salut chrétien de l'âme, l'hermétisme alexandrin, les mystères antiques, ont croisé leurs expériences pour aboutir à des syncrétismes hétérogènes. Aux II^e et III^e siècles, divers courants gnostiques se sont aussi vigoureusement développés à côté des diverses sensibilités du christianisme pré-nicéen. Il faut donc examiner la question du gnosticisme qui comporte quelques points de convergence redevables d'attention et d'autres qui sont divergents.

Durant l'Antiquité, se sont répandus de l'Orient à l'Occident des polythéismes ethniques ou les cultes des Cités, organisés autour de rites sacrificiels dans les temples, sous l'égide de grands mythes. Puis, dans une nouvelle période axiale, du V^e siècle a.C jusqu'au III^e siècle p.C, l'émergence puis la généralisation des philosophies sapientielles d'une part, et des cultes à mystères d'autre part, ont produit l'intériorisation ou la découverte du processus spirituel, avec des implications cognitives accrues jusqu'à l'affirmation des religions sotériologiques et monothéistes que chacun possédait une âme immortelle en attente de son retour à Dieu. On abordait dès lors le mystère universel comme une abstraction révélatrice de connaissance et porteuse d'une destinée *post mortem*. L'identité de l'être et du divin appelait de nouvelles perspectives religieuses. Il y a donc une modalité gnostique (de *gnôsis* : connaissance) qui a caractérisé la période sapientielle, à partir du II^e siècle a.C. Elle a été préalable dans tout le Bassin méditerranéen à ce qu'on considère comme le gnosticisme historique.

Un premier problème se pose donc avec le terme de gnosticisme qui est censé se réduire à un phénomène religieux circonscrit dans le temps et l'espace, sans recouvrir pour autant une réalité objective. Ce courant de pensée religieuse n'a jamais existé en tant que communauté constituée ni en tant qu'Eglise ni même en tant que doctrine unifiée. C'est l'un des termes en *isme* que l'histoire moderne a composés pour définir dans le cas présent une mouvance, un ensemble d'expressions religieuses hétérogènes, syncrétiques et d'origines variées qui, tout en partageant certaines modalités philosophiques ou pratiques, n'ont pas forcément à voir les unes avec les autres. Elles partagent globalement une inclination pour l'ésotérisme, l'abstraction des idées, l'immédiation et une vision radicale du monde propre à la culture hellénistique du début de l'ère chrétienne.

Deux siècles avant l'émergence du christianisme, le courant gnostique a commencé d'exister à Alexandrie avec Philon ou Aristobule¹², qui voulait associer Aristote et l'Ancien Testament, en Grèce avec les mystères d'Eleusis ou de Dionysos, dans le monde perse, mais aussi chez les juifs avec la gnose samaritaine dont les *Actes des apôtres* mettent en avant un des représentants les plus fameux en la personne de Simon le mage (*Actes*, VIII-9-13).

Par la suite, les diverses branches qu'on rattache à ce courant n'ont pas toutes adopté la révélation nouvelle ou bien l'ont amalgamée à un fonds si antérieur qu'on ne l'y reconnaît qu'à peine ; ce qui se trouve par exemple chez les Séthiens¹³, tradition judéo-égyptienne christianisée par les valentiniens, ou chez les Ophites du premier siècle, secte établie en Egypte et en Syrie qui honorait le serpent comme révélateur face à Iadalbaoth

12 Philosophe et précepteur de Ptolémée, roi d'Egypte au II^e siècle a.C

13 Adorateurs de Seth, troisième fils d'Adam et Eve.

(Iahve) ; mais aussi chez les barbélo-gnostiques, ou “gnostiques licencieux”, qui composaient une forme de “tantrisme” avant l’heure.

A côté de ces courants, certains gnostiques ont été exclusivement chrétiens et ont développé des points de vue qu’on a pu retrouver ensuite dans les courants hétérodoxes du christianisme post-nicéen.

En se déclinant sous divers aspects, le courant gnostique s’est lui-même spécifié en fonction de ses affinités avec la révélation chrétienne, avec le néoplatonisme ou avec l’ésotérisme méditerranéen. Entre des personnalités comme Marcion, Valentin, Bardesane, Montan ou Basilide, des groupes comme les barbélo-gnostiques, les Séthiens, les Ophites, tous placés sous la même étiquette par l’historiographie ecclésiastique, il est bien difficile de trouver une communauté de fait ou d’idée. En effet, si les Ophites composaient un ésotérisme oriental, christianisé et touffu, Marcion, prédicateur romain “laïc” du début du IIe siècle, était à l’origine d’un exotérisme rigide, cléricalisé, étranger au concept de gnose. Montan, Phrygien du IIe siècle, ancien prêtre de Cybèle, avait fondé un mouvement charismatique éloigné des abstractions théologiques de la gnose ; Bardesane, syrien de la fin du IIe siècle, avait fondé une philosophie astrologique plus proche des spéculations des mystères hellénistiques que du christianisme. En revanche, Basilide, Alexandrin du IIe siècle, élève de Simon le mage, a été un penseur de la cosmogonie éonique et du docétisme qui caractérise la lignée gnostique, mais dans une proximité réelle au christianisme apostolique.

Avant de considérer en particulier la phénoménologie gnostique, il faut encore la différencier de divers courants qu’on lui a parfois associés à tort :

– Des courants anti-chrétiens comme les Mandéens (disciples de Jean-baptiste), des néoplatoniciens païens, des néopythagoriciens, des polythéistes comme Philostrate, l’auteur de la *Vie d’Apollonius de Tyane* au début du IIIe siècle, écrit sur la demande de l’impératrice Julia Domna pour donner au paganisme une figure comparable à celle du Christ.

– Des chrétiens hérétiques issus de l’Eglise de Jérusalem comme les Ebionites (secte juive christianisée du 1er siècle), les Nestoriens partisans de la double nature séparée du Christ, les Eutychiens monophysites, (une seule nature, divine, du Christ). Autant de courants qui ne sont pas assimilables au courant gnostique.

– Des courants ésotériques inspirés des mystères grecs ou orientaux et plus ou moins christianisés au contact de la révélation nouvelle, comme l’hermétisme alexandrin. Ils constituent par rapport au christianisme pré-nicéen une branche excentrée de la gnose qui peut être considérée comme un courant en soi .

Viennent à côté de ces groupes, des penseurs gnostiques proches de la révélation chrétienne, comme Basilide et Valentin, et des chrétiens helléniques qui plaçaient la modalité gnostique au premier plan de la vie religieuse tout en étant inscrits dans l’orthodoxie apostolique.

Dans l’observation de la lignée gnostique pré-nicéenne, seuls les deux derniers groupes doivent nous retenir.

Au cours des deuxième et troisième siècles, entre Plotin et Origène, entre Clément d’Alexandrie et Valentin, un certain nombre de topiques parcourait les doctrines en formation, avec des contenus touchant le rationalisme (c’est-à-dire la construction d’une raison spirituelle face aux anciennes superstitions), la contemplation, l’ascèse, la préexistence des âmes, le tripartisme, le rejet du libre-arbitre, le dualisme, la transmigration des âmes, tous contenus de type gnostique mais partagé par ces divers penseurs.

Si l'on rassemble les topiques définis comme proprement gnostiques, c'est-à-dire composant la révélation d'une gnose dans la révélation du Christ, avec une cosmogonie éonique, la prédétermination des bons et des mauvais, le dualisme ontologique et le rejet de l'Ancien testament, il sera alors difficile de placer l'ensemble des personnalités et des groupes identifiés comme tels dans l'intégralité de ce panorama, à moins de réduire le concept à toute forme d'hétérodoxie dualisante.

Le gnosticisme est donc difficile à cerner parce qu'il a été défini *a posteriori* sous la vision distanciée des historiens, à travers les controverses des théologiens orthodoxes. La vision de la gnose comme hérésie chrétienne doit d'abord au fait qu'on ne la connaissait qu'à travers les Pères de l'Église qui l'ont combattue, notamment Irénée qui ne traite d'ailleurs pas du gnosticisme mais des hérésies gnostiques de la lignée chrétienne¹⁴.

Quelques autres textes comme *L'Ascension d'Isaïe* et surtout la *Pistis sophia*, écrit tardif et compilatoire du III^e siècle traduit au XIX^e siècle, ont ensuite constitué pour les historiens la base référentielle du gnosticisme.

La découverte du fonds de Nag-Hammadi en 1945, a de prime abord fourni une sorte de confirmation de l'identité gnostique avant que la progression des analyses n'en relativise le caractère uniforme et n'en diversifie les origines probables. Le *codex Tchacos*, écrit copte de la fin du III^e siècle traduit dans les années 1980, et dont on a extrait l'évangile de Judas issu du milieu Séthien, a encore élargi le panorama complexe du gnosticisme. Si bien qu'entre le très chrétien évangile de Thomas et le très hermétique *Livre du grand traité initiatique* découvert en Égypte au XVIII^e par un voyageur écossais, et publié dans la collection gnostique d'Oxford, le gnosticisme historique offre par conséquent au regard actuel trois interprétations sur lesquelles les chercheurs ne s'accordent pas, mais qui doivent être finalement toutes retenues comme autant d'aspects particuliers d'un mouvement hétérogène, identifié par une série d'arguments topiques fixés au cours des II^e et III^e siècles.

En première lecture, le gnosticisme n'est pas séparable du mouvement religieux syncrétique de l'Antiquité tardive. Il apparaît alors comme un phénomène historique qui s'efface avec l'Antiquité elle-même, car les conditions préalables à ce syncrétisme ont disparu avec le recul des anciennes cultures méditerranéennes, égyptiennes, perses, babyloniennes, mais aussi avec l'effondrement de l'Empire romain et le tarissement des voies de communication et du dynamisme culturel que cette chute a engendré. Le syncrétisme du mouvement gnostique dépendait évidemment de l'émulsion culturelle d'un Empire prospère, pacifique et interconnecté.

Sous un autre point de vue, le gnosticisme peut être considéré comme une hellénisation radicale du christianisme. Dans ce cas, la gnose serait un effort pour concilier le christianisme avec les aspects ésotériques de l'hellénisme alexandrin. C'est une dimension qui doit cependant être limitée au seul gnosticisme chrétien, au néoplatonisme et aux doctrines grecques aptes à intégrer la notion de salut. Les représentants formels de ce modèle sont Valentin et ses successeurs : Ptolémée et Héracléon en Occident et Marcos en Orient.

Troisième lecture : le gnosticisme peut être considéré totalement à l'inverse comme un ésotérisme mythologique hérité des cultes à mystères et des anciennes religions méditerranéennes. Il imprègne alors d'éléments exogènes la révélation chrétienne. Cet aspect ramène plus particulièrement le concept de gnose à une connaissance plus ou

14 *Contre les hérésies* (188), trad., Cerf, coll. "Sources chrétiennes". Livre I : trad. Adelin Rousseau et Louis Doutreleau, 1979, Livre II : 1982, Livre III : 1974, Livre IV : 1965, 2 vol., Livre V : 1969, - *Contre les hérésies. Dénonciation et réfutation de la gnose au nom menteur*, trad. Adelin Rousseau, 3^e éd. 1991

moins secrète qui s'ouvre au cours des premiers siècles de notre ère sur des variations multiples et non exclusivement chrétiennes comme l'hermétisme par exemple. En élargissant le concept à l'extrême, la gnose peut en définitive s'appliquer à toutes les spiritualités sapientielles et ésotériques, y compris celles qu'on trouve en Orient.

Au bout du compte, la déconstruction du concept amène à devoir parler de gnose judaïque, de gnose des mystères, de gnose hermétique, de gnose chrétienne et... de gnose gnostique ; la gnose chrétienne étant composée de penseurs d'emblée rejetés dans ce qu'on appelle le gnosticisme, comme Valentin, et d'autres, pères de l'Eglise d'Orient comme Origène, rejetés plus tard, notamment par Jérôme et l'empereur théologien Justinien au Ve siècle, et ce jusqu'au dernier concile de Constantinople en 869.

Mais c'est le travail de l'historien que de remettre en question les concepts forgés non pas par ceux qu'il étudie mais par les générations qui l'ont immédiatement précédé.

En tant que christianisme néotestamentaire, revendiqué comme tel, le catharisme n'est donc observable qu'en regard des versants chrétiens du gnosticisme.

Il faut donc de nouveau clarifier ce qu'on doit entendre par *gnostique*.

- La gnose en tant que concept général de tradition ésotérique et initiatique.
- Le gnosticisme en tant que phénomène historique des débuts du christianisme, prônant un salut par la connaissance plutôt que par la seule foi ou par la conversion.
- Une *modalité gnostique* en tant que prédilection pour une certaine forme de démarche pratique de recherche de conscience et de liberté. Cette modalité est gnostique parce qu'elle recoupe un certain positionnement intellectuel et moral qui consiste à forger l'entendement pour fonder une conviction intérieure, sans restriction doctrinale, une conviction qui s'appuie en outre aussi bien sur la raison que sur l'expérience spirituelle personnelle ; aspects dont ne sont exempts ni les philosophies contemplatives néoplatoniciennes ou néopythagoriciennes ni certaines familles chrétiennes originelles comme les communautés pauliniennes ou johanniques qui aboutissent dans la lignée hellénique.

On trouvait donc cette *modalité gnostique* dans les rangs du christianisme pré-nicéen en général, hellénique en particulier, axé sur la conviction et la conscience, comme c'est encore une fois le cas des néoplatoniciens qui associent la raison cognitive à la foi. Origène et Clément d'Alexandrie l'ont soutenu et Denys l'Aréopagite l'exprimait ainsi : " *S'il arrive que voyant Dieu, on comprenne ce qu'on voit, c'est qu'on a pas vu Dieu lui-même mais quelque une de ces choses connaissables qui lui doivent d'être. Car en soi il dépasse toute intelligence et toute essence. Il n'existe que de façon sursentielle, et n'est connu qu'au-delà de toute intellection qu'en tant qu'il est totalement inconnu et n'existe point. Et c'est cette parfaite connaissance qui constitue la connaissance vraie de Celui qui dispense toute connaissance.*"¹⁵

Ce qui définit la gnose comme expérience spirituelle, c'est le maintien d'une conduite qui s'éprouve dans l'ascèse et dans l'application de l'intelligence aux réalités spirituelles culminant dans l'extase. L'ascèse et l'extase portent l'homme dans la sphère céleste qui se manifeste à lui sous forme de révélation. Ces contenus sont communs à toutes les spiritualités sapientielles et contemplatives et laissent pareillement une trace dans les traditions sotériologiques comme le catharisme.

En introduisant une dimension plus métanoïaque ou même plus ascétique dans l'économie du salut, ce troisième aspect que j'ai choisi d'appeler *modalité gnostique* s'oppose précisément à la "foi du charbonnier", à l'état d'esprit dogmatique et à l'institution pyramidale. On comprend par conséquent que la modalité gnostique peut

15 Denys l'aréopagite, *Lettre à Galos P.G..3*, in *Ecrits sur l'hésychasme*, J.Y. Leloup, 1992, p.95.

exister ailleurs que chez les adeptes d'une gnose et en dehors du gnosticisme historique. De fait, elle ne constitue pas nécessairement une assimilation des représentations du gnosticisme, lesquelles, il faut le rappeler, étaient complexes, variées et diversement partagées par l'ensemble du courant. Il est question de définir une mentalité spécifique tournée vers une démarche raisonnée, pratique, libre et *metanoïaque*. Le terme de modalité permet donc de notifier l'inclination pour cette démarche spirituelle en contournant la notion de gnose pleine d'une chatoyance ésotérique à l'élitisme par trop tendu ou en contournant le terme de gnosticisme qui se réfère précisément à un courant historique hétérogène et contingenté dans le temps.

Si donc la modalité gnostique est présente dans le catharisme, il faut retenir qu'elle ne contredit pas son inclination purement néo-testamentaire pas plus qu'elle ne le relie nécessairement à un courant gnostique déterminé.

De la même manière, tous les thèmes doctrinaux qui recourent le gnosticisme et le catharisme ne sont pas tous propres aux II^e et III^e siècles, à l'époque où s'est constitué le gnosticisme chrétien. Ils sont aussi inscrits avant, dans la trame néo-testamentaire comme on le voit pour le docétisme ou le dualisme johannique et comme on en trouve aussi trace chez Paul avec l'évocation des émanations (Col. I-16) et le tripartisme corps, âme, esprit.

Les illustrations de la modalité gnostique du catharisme se trouvent dans plusieurs de ses caractéristiques : notamment la rationalité construite sur une démarche de savoir plutôt que de croyance, le souci de transmettre ce savoir, l'aptitude à discuter ou à faire évoluer la doctrine dans une approche de liberté spirituelle, la révélation de l'Esprit et la révélation par l'Esprit.

Considérés comme les premiers cathares occidentaux, les chanoines brûlés à Orléans en 1022 n'étaient pas dualistes mais ils parlaient du baptême d'esprit et de "l'inspiration du cœur". Les propos tenus devant l'évêque chargé de les juger sont représentatifs de cette modalité gnostique car ils mettent d'abord en avant la connaissance intérieure obtenue par l'infusion directe de l'Esprit : " Vous pouvez raconter cela à ceux ...qui croient aux signes écrits par des hommes charnels sur des peaux d'animaux. Pour nous qui avons la loi écrite dans notre intérieur par le Saint-Esprit...tu profères en vain des paroles inutiles et éloignées du divin.¹⁶" Cette connaissance est considérée comme supérieure au savoir puisé dans des écrits éloignés dans le temps et même un peu barbares si on retient la petite pique sur les "peaux d'animaux". Rationnellement analysés comme étant de facture humaine et contingentés dans un temps lointain, ces textes n'étaient pas considérés comme sacrés par les cathares, en tant que révélation directe de Dieu, pas plus que par les anciens gnostiques d'ailleurs.

Restitué au XI^e siècle par le moine Paul de Chartres, un autre argument de ces cathares d'Orléans concernant la connaissance par l'esprit dans l'accès au vrai sens des Écritures, confirme ce point : " Nous t'ouvrirons la porte du salut, tu y entreras par l'imposition des mains et tu seras lavé de tout péché ; tu seras rempli du don du saint esprit qui t'enseignera sans réserve le sens profond et la vraie dignité de toutes les écritures"¹⁷ .

On peut lire dans la *Manifestatio Haeresis Albigensium*¹⁸ du début du XIII^e siècle : " Chacun s'efforce, autant qu'il le peut, de trouver du nouveau et de l'inouï, et celui qui a trouvé la dernière invention passe pour le plus sage". Visant à critiquer la fluidité doctrinale du catharisme, ce commentaire aurait pu être appliqué par n'importe quel théologien dogmatique à n'importe quel gnostique.

16 *Gesta synodi Aurelianensis*, Bouquet X, p. 536 ; Duvernoy J. p. 28

17 *Les archipels Cathares*, Anne Brenon, op. cit., p.45

18 Publiée par A. dondaine, à Rome en 1935.

Enfin, l'usage du texte apocryphe connu sous le nom d'*Ascension d'Isaïe*, qui parle comme on le dirait aujourd'hui d'une expérience spirituelle, et justement rejeté du *corpus* canonique en raison de ses relents gnostiques, montre que la modalité gnostique se trouve aussi dans les références scripturaires traditionnelles des cathares.

Comportant le risque du bûcher, l'adhésion cathare impliquait l'élaboration d'un jugement personnel, d'un sens critique, d'une conscience libre de vérités induites, donc d'une individuation préalable à l'engagement spirituel personnalisé. Au Moyen âge, cette aptitude s'est forcément développée dans un milieu lettré, héritier d'une plus ancienne dynamique spirituelle. Il s'agissait sans doute d'un milieu d'abord informel où l'on connaissait la valeur de la conviction forgée dans le travail personnel, où l'on conjugait vertus cognitives et religieuses comme une composante de la vie spirituelle. C'est précisément cette liberté retrouvée qui illustre au mieux la modalité gnostique du catharisme.

Les cathares se différenciaient aussi de leurs accusateurs en opposant la modalité gnostique à la théologie de la lettre. Ce propos est illustré par les deux citations précédentes des chanoines d'Orléans de l'époque du proto-catharisme, au XI^e siècle. Ces hérétiques ne discutaient pas doctrine mais baptême spirituel et connaissance par l'intelligence plutôt que par le dogme.

Maintenant, si l'on met de côté la distinction à faire entre *modalité* et *origine* gnostique, une partie des historiens actuels récusent le caractère néognostique du catharisme parce que le discours théologique typique du gnosticisme n'apparaît pas dans la pastorale cathare ni dans son exégèse. Et c'est vrai.

La cosmogonie gnostique qui est sans doute le topique le plus représentatif de ce courant n'apparaît pas dans le catharisme. On s'interroge éventuellement à propos de la glose sur le *pater* du Manuscrit de Dublin qui peut sembler constituer un démenti avec sa structure en émanations¹⁹. Cependant, rien dans ce document ne correspond au plérôme et aux syzygies gnostiques et les concepts hypostasiés du texte ne sont pas vraiment des émanations.

Par ailleurs, il faut rappeler que les hiérarchies conceptuelles et les généalogies ont été courantes dans les apologies antiques, chrétiennes ou non. On en trouve trace chez des non-agnostiques comme Hésiode, Empédocle et jusqu'aux évangiles de Matthieu et Luc qui composent des généalogies de Jésus.

Le parfum gnostique de la glose du Manuscrit de Dublin est plus une évocation qu'une continuité. Entre un érudit alexandrin du II^e siècle et un citadin médiéval du XIII^e siècle, il y avait non seulement mille ans d'écart mais également un fossé culturel. La gnose était aussi naturelle pour le premier qu'elle ne l'était pas pour le second.

Le chrétien d'Alexandrie était né dans un contexte cosmopolite d'émulation intellectuelle et philosophique, dans une liberté de conscience sans aucune comparaison possible avec le Moyen âge européen. Pour le premier, la cognitivité était une valeur de l'esprit mais pour le second qui avait grandi sous le primat de la foi et sous une vérité intangible, elle était bannie par l'ordre théocratique dominant. Il ne faut pas oublier que la plupart des cathares étaient nés catholiques.

Immergé dans la formidable effervescence du christianisme pré-nicéen, le lettré alexandrin était tout proche de l'impact de la révélation initiale tandis que le médiéval avait grandi sous la lettre romaine et dans une rigidité spirituelle anti-agnostique héritée du rejet des pensées différentes. Rien d'étonnant par conséquent dans le fait qu'une spiritualité médiévale néognostique ait eu peu de chance d'exister et que son éventuelle

19 Roy P. *Le consolament cathare*, Dervy, Paris, 1996.

réalité ait été forcément réduite et intériorisée. Le néognosticisme cathare était intériorisé et probablement à peine conscient.

Formaté par son époque dans l'orbe d'un christianisme autoritaire, déjà millénaire sous les mots et les représentations de Rome, le catharisme médiéval ne pouvait prolonger le gnosticisme. Les noms de catharisme ou de gnosticisme lui étaient d'ailleurs étrangers. En se nommant chrétiens, les cathares évacuaient toute spéculation identitaire.

Le débat peut donc durer entre la description d'une sotériologie simple, uniquement concentrée sur le salut de l'âme par l'effort ascétique, et une gnose soucieuse aussi de construire le salut par la connaissance.

L'aspect gnostique du catharisme n'est pas discernable en tant que gnose, car cette religion était fort peu amatrice d'ésotérisme ou de mystères (son principal sacrement, celui qui faisait du croyant un renaissant, était donné publiquement), mais il peut encore être avancé en tant que modalité parce qu'on le retrouve dans la mystique du baptême spirituel et dans la notion d'intelligence mise en oeuvre pour axer la voie du Bien. La révélation spirituelle intérieure, conforme du reste à l'enseignement de l'évangile de Jean, n'en est pas exclue.

En tenant compte du fait que la modalité gnostique apparaît plus sensiblement dans les premiers temps du catharisme, jusqu'au début de la persécution, la réalité est donc médiane. Dans la dernière Église cathare, celle de Pierre Authié au XIV^e siècle, la modalité gnostique a quasiment disparu, alors que la doctrine dualiste s'est imposée de manière plus radicale et plus uniforme.

Il n'en demeure pas moins qu'une diffusion gnostique se trouve en revanche dans le catharisme médiéval à travers l'usage de documents rejetés par le canon catholique. S'y trouvent l'*Ascension d'Isaïe* ou des *logias* comme celles qui composent l'évangile gnostique de Thomas, notamment un propos relatif au régime végétarien qui était encore connu de Bélibaste dans les années 1300.²⁰ Nous avons aussi dans les référents cathares de caractère gnostique, mais pas seulement, le texte d'origine grecque intitulé *Cène secrète* ou *Interrogatio Johannis* qui confirmerait du reste l'ascendance grecque notée par les cathares de Cologne, brûlés en 1143.

Il reste maintenant à observer les principaux contenus topiques du gnosticisme et à les confronter à ceux du catharisme.

Dans la plupart des cas, la distance assez infranchissable entre le christianisme apostolique et le gnosticisme se trouve dans la déclinaison cosmogonique des syzygies et des éons, dans le plérôme, les mythes enchevêtrés de la chute et dans le déterminisme ontologique.

Clément d'Alexandrie et Origène critiquaient l'anthropologie gnostique qu'ils jugeaient déterministe²¹. En partageant l'humanité en trois groupes : les hyliques

20 Les *logias* sont des paroles apocryphes attribuées au Christ en dehors des Évangiles traditionnels. Celle que je mentionne présentement figure dans le registre de Jacques Fournier publié par Jean Duvernoy, et fut prononcée par Bélibaste sans doute dans sa forme originelle assez typiquement gnostique : "Mes petits enfants, il y a trois chairs, celle de l'homme, celle des bêtes et la troisième est celle des poissons qui se fait dans l'eau. Ne mangez que de celles qui sont dans l'eau car elles sont sans corruption mais les autres sont avec corruption et rendent la chair fort orgueilleuse".

21 Cf la critique de Clément d'Alexandrie sur la doctrine de Basilide dans les *Stromates*. Clément d'Alexandrie reproche aux partisans de Basilide de croire que nous sommes tirés comme des marionnettes par des forces naturelles, en sorte qu'il n'y a plus ni volontaire ni involontaire (*Stromates*, II, III, 12, 1). Le gnostique se considère comme sauvé par nature, parce que sa nature pneumatique est émanée du monde transcendant et doit y retourner. Les non gnostiques ne sont que de nature « psychique » ; ils ne peuvent espérer rentrer dans le plérôme. Les éléments hyliques (la matière) seront consumés par le feu. Dans une telle conception, le salut n'est ni le résultat d'un effort moral, ni l'effet d'une grâce divine. La chute comme le

(charnels), les psychiques et les pneumatiques, le déterminisme gnostique le plus extrême prédestinait chacun à un sort particulier. Seuls les spirituels avaient vocation au salut alors que les hyliques étaient voués au néant. Les psychiques pouvaient néanmoins accéder au salut grâce à la gnose. Cette représentation était radicalement éloignée de l'universalisme chrétien, surtout de celui de Paul ou des néoplatoniciens qui envisageaient des âmes semblables entre elles et toutes appelées au salut. La modalité gnostique du catharisme s'accommodait tout aussi mal de ce déterminisme.

On doit cependant relativiser cette composante du gnosticisme en considérant des gnostiques néotestamentaires comme Valentin et son école occidentale, connue par Ptolémée et Héracléon, qui développaient une théologie épurée et simplifiée dans la proximité géographique et conceptuelle du néoplatonisme d'un Plotin voire de la théologie chrétienne orthodoxe.

En 135, Valentin avait quitté Alexandrie pour Rome où il enseignait une théologie néoplatonicienne, d'un dualisme modéré qui ne connaissait qu'un seul Dieu "inengendré, insaisissable et éternel", et un démiurge contingenté dans le temps, assimilé au Dieu de l'Ancien testament. Le valentinisme reflétait un christianisme hellénique, néoplatonicien et non-déterministe. Il était néanmoins gnostique car on y retrouvait une généalogie divine de trente éons qui synthétisait en quelque sorte toutes les spéculations de la philosophie antique issue des Orphiques, d'Hésiode, d'Empédocle et des stoïciens. Chez Valentin toutefois, aucune trace des anciennes mythologies païennes orientales n'apparaissait. Ses références étaient Platon, Philon, les Évangiles et surtout Paul. On dit d'ailleurs de lui qu'il était le plus paulinien des gnostiques. Il effectuait une redéfinition du plérôme, des syzygies et des éons en tant que principes abstraits tels que la sagesse, la vérité ou la pensée. Le dualisme de Valentin était par ailleurs relatif et composite car son démiurge hérité de la pensée grecque, était là pour maintenir le monde entre Dieu et Satan.

Le valentinisme s'est partagé en deux écoles, une occidentale, néotestamentaire et néoplatonicienne, représentée par Héracléon à Rome et Ptolémée en Gaule, et une branche orientale menée par Marcos.

Comme le mentionne Irénée, l'évangile de Jean a également constitué une forte référence des gnostiques valentiniens, une des raisons pour laquelle son influence est restée longtemps réduite au IV^e siècle dans l'Église de Rome et que Jérôme en établissant la vulgate a hésité à l'y introduire.

Selon ce que nous savons par Épiphane²², Ptolémée était le premier exégète ancien à dire que les prophètes de l'Ancien Testament étaient en partie bons et en partie mauvais ; idée qui mérite d'être mise en avant parce qu'elle était encore originale en son temps et qu'on la retrouve plus tard dans l'exégèse cathare.

Héracléon qui éliminait la somme typiquement gnostique des intermédiaires hiérarchisés qui séparent l'âme individuelle de Dieu, a été le premier exégète de l'évangile de Jean et c'est en réponse à l'ouvrage du valentinien qu'Origène a conçu son propre commentaire de cet évangile. Héracléon ramenait la typologie humaine des spirituels, des psychiques et des hyliques à des valeurs non pas de prédétermination mais de choix. Les trois natures du valentinisme n'exprimaient plus un déterminisme ontologique mais des

salut restent finalement extérieurs à la liberté humaine. Les âmes sont tombées dans le monde sensible par suite d'un drame qui leur est étranger. Une Puissance mauvaise a créé le monde sensible. Les âmes des gnostiques s'y trouvent prisonnières malgré elles. Leur malheur vient seulement du lieu où elles se trouvent. Lorsqu'est vaincue la Puissance mauvaise, leur épreuve prend fin ; elles retournent dans le plérôme. Leur salut consiste dans un changement de lieu, résultant lui-même d'une lutte entre des Puissances supérieures.

²² La *lettre à Flora* de Ptolémée, transmise par Epiphane, *Panarion* 33,3,8.

catégories fluides d'existence ; chacun étant en situation de s'éprouver dans les trois natures et se qualifiant selon ses choix de vie.

Avec la distinction entre auditeurs, croyants et consolés, la partition de la communauté humaine en groupes de valeur se retrouve incidemment dans le catharisme. Personne n'était évidemment prédestiné à être dans l'un ou l'autre de ces ensembles mais chacun avait la vocation ou les moyens d'en parcourir la séquence. En revanche, la différence était ontologiquement nette aux yeux des cathares entre ceux qui vivaient charnellement, ceux qui développaient l'entendement du bien et ceux qui le réalisaient dans le baptême spirituel. Un signe en est que le *pater* ne pouvait être récité que par les ordonnés car eux seuls pouvaient dire "notre Père" en s'adressant à Dieu ou solliciter de Lui le pain *suprasubstantiel*. Ne connaissant pas ou pas encore Dieu "filialement", les croyants ne pouvaient prononcer la prière en ces termes. On retrouve là encore une trace de la modalité gnostique qui n'existait pas chez les catholiques pour lesquels le *pater* n'était ni exclusivement sacerdotal ni sacramental. Toutefois, ce qui constituait une frontière ontologiquement marquée entre les croyants et les consolés n'altérait pas pour autant la proximité relationnelle et affective entre les uns et les autres, d'autant plus qu'il existait le fondamental trait d'union du *consolament* des mourants.

Le catharisme ne peut donc être comparable qu'à ce gnosticisme néoplatonicien, simplifié mais toujours investi dans le désir d'accéder à la connaissance de Dieu, l'intelligence des Écritures et l'inspiration directe de l'Esprit.

Accomplissant la révolution spirituelle en jeu dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, lorsque les individus découvraient en eux l'émergence d'une âme immortelle, déjà actée par les mystères de l'Antiquité tardive et par les philosophies contemplatives, le christianisme a inscrit l'urgence du salut de cette âme dans la destinée spirituelle humaine.

On peut distinguer trois types de sotériologies, de religion du salut, correspondant plus ou moins aux lignées chrétiennes d'avant Nicée.

Celles qui préconisaient le salut par la foi : la lignée judéo-chrétienne ;

Celles qui l'attendaient par l'ascèse et la contemplation : ce qu'on trouve dans la lignée hellénique et le monachisme chrétien des premiers siècles ;

Celles qui l'obtenaient par la connaissance (la gnose) : ce qui caractérise le gnosticisme.

Mais on peut encore caractériser un mode du salut qui n'est ni par la foi ni par les bonnes oeuvres mais par l'amour qu'éprouvent les chrétiens les uns pour les autres : c'est celui du johannisme (Jn XV-11-17).

Parmi toutes ces planches de salut, on doit retenir que la conception cathare du salut se voulait plutôt ascétique et johannique.

En ayant donc conservé ces principaux thèmes johanniques, qui sont : demeurer en Christ dans l'amour fraternel, endurer la haine du monde et recevoir le paraclét, le catharisme affirmait essentiellement cet héritage que selon lui le christianisme post-nicéen n'avait pas su ou pas voulu garder.

Le fait majeur en était la transmission du baptême spirituel par l'imposition des mains, tradition néotestamentaire et particulièrement johannique, en raison de l'annonce du consolateur que le quatrième évangile est le seul à donner. Cette tradition du baptême spirituel recoupait le topique de l'union mystique présent chez Plotin, chez les gnostiques valentiniens, chez Origène et chez d'autres théologiens d'avant Nicée, mais finalement rejetée ou délaissée par le christianisme post-nicéen.

